*Individu et Totalité selon Leibniz*

Extraits de textes

Plan

I. Introduction. Sur la « quasi-science » des individus

II. De la *Disputatio* (1663) au *Discours de métaphysique* (1686) : la genèse de l’idée de « notion complète »

III. L’individualité universelle

i. De la constitution radicale des singuliers (Dieu/Totalité  Individus)

ii. Haeccéité et relations (Individus  Individus)

iii. Totalité et individualité (Individus  Totalité/Dieu)

I. ***Introduction. Sur la « quasi-science » des individus***

[1] *Nouveaux essais sur l’entendement humain*, III, iii, §6, éd. J. Brunschwig, Paris, Gallimard, 1990, p. 181

« [I]l est impossible à nous d’avoir la connaissance des individus et de trouver le moyen de déterminer exactement l’individualité d’aucune chose, à moins que de la garder elle-même […]. Ce qu’il y a de plus considérable en cela est que l’individualité enveloppe l’infini, et il n’y a que celui qui est capable de la comprendre qui puisse avoir la connaissance du principe d’individuation de telle ou telle chose […] ».

[2] *De l’horizon de la doctrine humaine.* Apokatastasis pantōn *(La restitution universelle)*, éd. et trad. M. Fichant, Paris, Vrin, 1991, p. 76

« Si nous considérons un moucheron, aussi bien qu’un cercle, comme objet de science, nous verrons que la définition du moucheron, qui fait voir sa structure, serait prodigieusement plus compliquée que la définition du cercle. Par conséquent, les théorèmes concernant le moucheron seront très complexes, et encore bien plus concernant telle ou telle espèce de moucheron, sans parler des individus qui sont l’objet de cette quasi-science (*cuidam semiscientiae*) dont nous avons besoin en passant de la théorie à la pratique ».

[3] *Nouveaux essais,* III, vi, §13, *op. cit.,* p. 240

« On peut prendre l’espèce mathématiquement ou aussi physiquement. Dans la rigueur mathématique la moindre différence qui fait que deux choses ne sont point semblables en tout fait qu’elles différent d’espèce. C’est ainsi qu’en Géométrie tous les cercles sont de même espèce, car ils sont tous semblables parfaitement, et par la même raison toutes les paraboles aussi sont d’une même espèce, mais il n’en est pas de même des ellipses et des hyperboles, car il n’y en a une infinité de sortes ou d’espèces, quoique il y en ait aussi une infinité de chaque espèce. […] De cette façon deux individus physiques ne seront jamais parfaitement [d’une espèce, car ils ne seront jamais parfaitement] semblables ».

***II. De la Disputatio (1663) au Discours de métaphysique (1686) : la genèse de l’idée d’« être complet »***

[4] *Disputatio metaphysica de principio individui* (1663), trad. J. Quillet. (in *Les études philosophiques*, 1979, n°1, p. 86-105)

« §3. […] Il y a ici deux sortes de doctrines : les uns ont posés des hypothèses qui doivent valoir pour tous les étants individuels, comme a fait Scot ; d’autres, comme Thomas, ne l’ont pas fait, car ce dernier a établi dans les corps la matière désignée et chez les anges leur entité comme principe. Comme ici, cependant, nous faisons abstraction de la substance matérielle et immatérielle, et voulons examiner ces opinions à un autre moment, nous nous bornerons à débattre maintenant des opinions générales. On peut, pour l’essentiel, en énumérer quatre :

1. Est posé comme principe d’individuation soit l’entité totale, soit l’entité non totale ;
2. Cette dernière opinion comprend, soit seulement la simple négation de ce point de vue, soit quelque chose de positif ;
3. Ce positif est, ou bien une partie physique qui définit l’essence, et cette partie est l’existence, ou bien une partie métaphysique, qui détermine l’espèce, et cette partie est l’heccéité.

§4. La première opinion, qui est défendue par des hommes de très grand poids, et qui écarte toute difficulté, nous la retiendrons aussi ; sa confirmation vaudra comme preuve contre toutes les autres. Je pose donc : tout étant individuel est individué par son entité totale. […]

§5. Les arguments en faveur de cette position sont à peu près les suivants :

1. Ce par quoi quelque chose est, c’est par cela qu’elle est une quant au nombre. Mais toute chose est par son entité, donc [etc.]. La majeure est prouvée, de ce que l’un n’ajoute à l’étant rien de réel. […]

[En effet] si ce que l’un ajoute est quelque chose de réel, il sera l’être lui-même ; en conséquence, ce quelque chose devrait s’ajouter à soi-même ».

[5] *Confessio philosophi* (1673), trad. Y. Belaval, Paris, Vrin, 20043, p. 105-107

« Abordons, en effet, la très épineuse étude *Du principe d’individuation*, c’est-à-dire de la distinction des différences par le seul nombre. Soient deux œufs à ce point semblables que pas même un Ange ne puisse y observer de différence : et cependant, qui le nierait ?, ils diffèrent. À tout le moins en ce que l’un est celui-ci, l’autre est celui-ci, c’est-à-dire par l’haeccéité ou parce qu’ils sont et l’un et l’autre, parce qu’ils diffèrent par le nombre. Mais à quoi voulons-nous en venir lorsque nous comptons, lorsque nous disons : CECI (car *compter* est la répétition de ceci). Qu’est-ce que CECI ? Ou la détermination ? Quoi ? Sinon la conscience du temps et du lieu, c’est-à-dire du mouvement de la chose ou de sa situation par rapport à nous, que nous ayons à désigner une chose déjà déterminée soit avec une partie de notre corps (par exemple, la main ou le doigt par lequel nous désignons), soit avec une chose déjà déterminée – ainsi : un bâton – pointé vers la chose. Voilà donc les principes d’individuation, dont vous restiez étonné, hors de la chose elle-même ».

[6] *Confessio philosophi*, *op.cit*., p. 107-109

« [L]es âmes aussi […] sont comme individuées, c’est-à-dire deviennent *celles-ci* par le lieu et le temps. Cela posé toute la difficulté disparaît. Car chercher pourquoi c’est cette âme plutôt qu’une autre qui se présente d’abord dans ces lieux et dans ces circonstances temporelles (d’où vient la série entière de la vie, de la mort, du salut et de la damnation), et, par conséquent, pourquoi elle passe des unes aux autres circonstances, *la série des choses qui lui sont extérieures le comportant ainsi*, c’est chercher pourquoi cette âme est cette âme. Imaginez qu’une autre âme ait commencé, en ce *corps*-ci, […] d’exister dans le même lieu et le même temps où la première âme a commencé d’exister : cette même âme que vous appelez « autre », ne sera pas autre, mais *celle-ci*, la première ».

[7] *Meditatio de principio individui* (1676), trad. J.-B. Rauzy in G.W. Leibniz, *Recherches générales sur l’analyse des notions et de vérités. 24 thèses métaphysiques et autres textes logiques et métaphysiques*, Paris, PUF, 1998, p. 20-21

« Nous disons que l’effet enveloppe sa cause ; ceci signifie que celui qui connaît parfaitement un effet quelconque parvient aussi à la connaissance de sa cause. Car il existe dans tous les cas une certaine connexion nécessaire entre la cause pleine et l’effet. S’oppose au contraire à cette proposition le fait que diverses causes peuvent produire parfaitement le même effet. Par exemple si l’on compose comme il convient (comme on le voit ici) deux parallélogrammes ou deux triangles,

il en résultera toujours exactement le même carré. Aucun des deux ne pourra être distingué de l’autre d’aucune manière […]. Par suite, il ne sera au pouvoir de personne, pas même du plus sage, à partir d’un carré donné de cette manière, de découvrir sa cause, parce que le problème n’est pas déterminé. Il semble donc que l’effet n’enveloppe pas sa cause. Pour cette raison, si nous sommes d’autre part certain que l’effet enveloppe bien sa cause, il est nécessaire que le mode de production puisse toujours être distingué dans les carrés produits. D’ailleurs, il est impossible que deux carrés de ce genre soient parfaitement semblables, parce qu’ils sont faits de matière ; or cette matière aura un esprit, et l’esprit retiendra l’effet de l’état antérieur. En vérité, si nous ne reconnaissons pas qu’il est impossible que deux choses soient parfaitement semblables, alors le principe d’individuation est à l’extérieur de la chose, dans sa cause. Et dans ce cas l’effet n’enveloppe pas sa cause selon sa raison spécifique, mais selon une raison individuelle, si bien qu’une chose ne diffère pas d’une autre en soi. Si au contraire nous reconnaissons que deux choses différentes différent toujours également en soi sous un certain rapport, il suit que dans toute matière est présent quelque chose qui retient l’effet de l’état antérieur, à savoir l’esprit ».

[8] [Fragment] (1676), A VI iii, p. 400, trad. pers.

 « Selon moi, une substance ou un être complet (*Ens completum*) est ce qui par soi enveloppe toutes choses (*illud quod solum involvit omnia*) […]. Puisque chaque être complet ne peut être produit que d’une seule manière, ceci constitue un indice suffisant pour penser que les figures, qui admettent différents modes de production, ne sont pas des êtres complets ».

[9] *Remarques sur la lettre de M. Arnauld* (juin 1686), éd. G. Le Roy, Paris, Vrin, 1993, p. 106

« Aussi la notion de sphère en général est incomplète ou abstraite, c’est-à-dire on n’y considère que l’essence de la sphère en général ou en théorie sans avoir égard aux circonstances singulières, et par conséquent elle n’enferme nullement ce qui est requis à l’existence d’une certaine sphère ; mais la notion de la sphère qu’Archimède a fait mettre sur son tombeau est accomplie et doit enfermer tout ce qui appartient au sujet de cette forme. C’est pourquoi dans les considérations individuelles ou de pratique, *quae versantur circa singularia*, outre la forme de la sphère, il y entre la matière dont elle est faite, le lieu, le temps et les autres circonstances qui, par un enchaînement continuel, envelopperaient enfin toute la suite de l’univers, si l’on pouvait poursuivre tout ce que ces notions enferment. Car la notion de cette parcelle de matière dont cette sphère est faite enveloppe tous les changements qu’elle a subis et subira un jour. Et selon moi chaque substance individuelle contient toujours des traces de ce qui lui est jamais arrivé et des marques de ce qui lui arrivera à tout jamais. Mais ce que je viens de dire peut suffire à rendre raison de mon procédé ».

[10] *Definitiones : Aliquid, Nihil* (1679), A VI, iv, p. 306-307, trad. pers.

« C’est pourquoi, si la même chose est B et C et D et E, etc, et que cela provient de ce que cette chose est A, alors A sera une *substance* ou un terme complet (*substantia seu terminus completus*). Ainsi, dans un terme complet rien n’est inhérent par accident, à savoir que chacun de ses prédicats peut être déduit de sa nature (*omnia ejus praedicata possunt ex ejus natura demonstrari*) […]. De là le principe d’individuation, à propos duquel de nombreux scolastiques ont discuté en vain (*irritae*), devient évident. Titius est fort, savant, beau, quinquagénaire, sensible, rationnel, etc. Mais le concept d’où s’ensuit tout ce qui peut être dit de lui, est le concept de sa substance singulière ».

[11] *Discours de métaphysique* (1686), art. VIII, éd. G. Le Roy, p. 43

« Il est bien vrai que, lorsque plusieurs prédicats s’attribuent à un même sujet, et que ce sujet ne s’attribue à aucun autre, on l’appelle substance individuelle ; mais cela n’est pas assez et une telle explication n’est que nominale. Il faut donc considérer ce que c’est que d’être attribué véritablement à un certain sujet. Or il est constant que toute prédication véritable a quelque fondement dans la nature des choses, et lorsqu’une proposition n’est pas identique, c’est-à-dire lorsque le prédicat n’est pas compris expressément dans le sujet, il faut qu’il y soit compris virtuellement, et c’est ce que les philosophes appellent *in-esse*, en disant que le prédicat est dans le sujet. Ainsi il faut que le terme du sujet enferme toujours celui du prédicat, en sorte que celui qui entendrait parfaitement la notion du sujet, jugerait aussi que le prédicat lui appartient. Cela étant, nous pouvons dire que la nature d’une substance individuelle ou d’un être complet est d’avoir une notion si accomplie qu’elle soit suffisante à comprendre et à en faire déduire tous les prédicats du sujet à qui cette notion est attribuée. Au lieu que l’accident est un être dont la notion n’enferme point tout ce qu’on peut attribuer au sujet à qui on attribue cette notion. Ainsi la qualité de roi qui appartient à Alexandre le Grand, faisant abstraction du sujet, n’est pas assez déterminée à un individu, et n’enferme point les autres qualités du même sujet, ni tout ce que la notion de ce prince comprend, au lieu que Dieu voyant la notion individuelle ou haeccéité d’Alexandre, y voit en même temps le fondement et la raison de tous les prédicats qui se peuvent dire de lui véritablement, comme par exemple qu’il vaincrait Darius et Porus, jusqu’à y connaître *a priori* (et non par expérience) s’il est mort d’une mort naturelle ou par poison, ce que nous ne pouvons savoir que par l’histoire ».

[12] *Discours de métaphysique* (1686), art. IX, éd. G. Le Roy, p. 44

« Il s’ensuit de cela plusieurs paradoxes considérables ; comme entre autres qu’il n’est pas vrai que deux substances se ressemblent entièrement et soient différentes *solo numero*, et que ce que saint Thomas assure sur ce point des anges ou intelligences (*quod ibi omne individuum sit species infima*) est vrai de toutes les substances, pourvu qu’on prenne la différence spécifique comme la prennent les géomètres à l’égard de leurs figures ».

[13] *Remarques sur la lettre de M. Arnauld,* juin 1686, éd. Le Roy, p. 108-109

« Quand on considère en Adam une partie de ses prédicats, par exemple, qu'il est le premier homme, mis dans un jardin de plaisir, de la côte duquel Dieu tire une femme, et choses semblables conçues *sub ratione generalitatis* (c’est-à-dire sans nomme Eve, le paradis et autres circonstances qui achèvent l'individualité), et qu'on appelle Adam la personne à qui ces prédicats sont attribués, tout cela ne suffit point à déterminer l'individu, car il peut y avoir une infinité d'Adams, c'est-à-dire de personnes possibles à qui cela convient, différentes entre elles. […] Il ne faut donc pas concevoir un Adam vague, c'est-à-dire une personne à qui certains attributs d'Adam appartiennent, quand il s’agit de déterminer si tous les évènements humains suivent de sa supposition ; mais il lui faut attribuer une notion si complète, que tout ce qui lui peut être attribué en puisse être déduit […]. Il s’ensuit aussi que ce n’aurait pas été notre Adam, mais un autre, s’il avait eu d’autres évènements, car rien ne nous empêche de dire que ce serait un autre. C’est donc un autre ».

[14] *Lettre à Arnauld,* 14 juillet 1686, éd. Le Roy, p. 121

« [L]a notion de la substance individuelle enferme tous ses évènements et toutes ses dénominations, même celles qu’on appelle vulgairement extrinsèques (c’est-à-dire qui ne lui appartiennent qu’en vertu de la connexion générale des choses et de ce qu’elle exprime l’univers à sa manière) ».

**III. L’individualité universelle**

**i. De la constitution radicale des singuliers**

 [15] *Remarques sur la lettre de M. Arnauld*, juin 1686, éd. Le Roy, p. 108

« Néanmoins, pour procéder exactement, il faut dire que ce n’est pas tant à cause que Dieu a résolu de créer cet Adam qu’il a résolu tout le reste, mais que, tant la résolution qu’il prend à l’égard d’Adam, que celle qu’il prend à l’égard d’autres choses particulières, est une suite de la résolution qu’il prend à l’égard de tout l’univers qui en détermine la notion primitive ».

[16] *Lettre au Landgrave*, 12 avril 1686, éd. Le Roy, p. 87-88.

« [L]’univers est comme un tout que Dieu pénètre d’une seule vue. Car cette volonté comprend virtuellement les autres volontés touchant ce qui entre dans l’univers […] ; et ces volontés en particulier ne diffèrent de la volonté générale que par un simple rapport, […] à peu près comme la situation d’une ville considérée d’un certain point de vue diffère de son plan géométral ; car elles expriment toutes tout l’univers, comme chaque situation exprime la ville. En effet, plus on est sage, moins on a de *volontés détachées*, et plus les vues et les volontés qu’on a sont liées et compréhensives. Et chaque volonté particulière enferme un rapport à toutes les autres, afin qu’elles soient les mieux concertées possibles ».

[17] *Commentatio de anima brutorum* (1710), GP VII, p. 329

« [L]a nature est uniforme dans sa variété, uniforme quant aux principes, variée quant aux modes ».

[18] *Lettre à Sophie-Charlotte*, 8 mai 1704, GP III, p. 347

« Tout se passe comme si Dieu avait varié l’univers autant de fois qu’il y a d’âmes, ou comme s’il avait créé autant d’univers en raccourci convenants dans le fond, et diversifiés dans les apparences. Il n’y a rien de si riche que cette uniforme simplicité accompagné d’un ordre parfait ».

[19] *Discours de métaphysique* (1686), art. XIV, *op. cit.,* p. 49-50

« Car Dieu tournant pour ainsi dire de tous côtés et de toutes les façons le système général des phénomènes qu’il trouve bon de produire pour manifester sa gloire, et regardant toutes les faces du monde de toutes les manières possibles, puisqu’il n’y a point de rapport qui échappe à son omniscience, le résultat de chaque vue de l’univers, comme regardé d’un certain endroit, est une substance qui exprime l’univers conformément à cette vue […] ».

[20] *Remarques sur le Dictionnaire de Bayle, art. « Rorarius »,* GP IV, p. 553-554

« Lorsqu’on dit que chaque Monade, Âme, Esprit a reçu une loi particulière, il faut ajouter qu’elle n’est qu’une variation de la loi générale qui règle l’univers ».

[21] Lettre publiée par S. Köning, dans sa polémique contre Maupertuis, citée par E. Cassirer, *Leibniz’s System in seinen wissenschaftlichen Grundlagen*, Marpurg, 1902, p. 418

« Toutes les différentes classes des Êtres dont l’assemblage forme l’univers ne sont dans les idées de Dieu qui connaît distinctement leur gradation essentielle que comme autant d’ordonnées d’une même courbe ».

[22] *De Formis Simplicibus* (1676)*,* A VI, iii, p. 523, trad. pers.

« Il y a la même variété dans chaque espèce de monde, et celle-ci n’est rien d’autre que la même essence exprimée de différentes façons (*eadem essentia diversimode relata*), comme en regardant une même ville de différents endroits, ou si tu reliais l’essence du nombre 6 au nombre 3, tu obtiendrais 3 X 2 ou 3 + 3, mais si tu la reliais au nombre 4, tu obtiendrais 6/4 = 3/2, ou bien 6 = 4 X 3/2. Il n’est donc pas surprenant que, de cette façon, différentes choses soient produites ».

[23] *De Origine Rerum Ex Formis* (1676), A VI, iii, p. 518-519, trad. pers.

« L’origine des formes issues de Dieu me semble comparable à l’origine des propriétés issues de l’essence, par exemple le sénaire est 1+1+1+1+1+1, par conséquent, 6 = 3 X 2, 6 = 4 + 2, etc. On ne saurait non plus douter qu’une expression diffère de l’autre, puisque dans la première nous pensons au nombre 3 ou au nombre 2 expressément, et dans l’autre non. Il est par ailleurs certain que le nombre 3 n’est pas pensé par quelqu’un qui pense à six unités en même temps […], et cela est encore plus vrai de la multiplication. Ainsi, de même que ces propriétés diffèrent entre elles et de l’essence, de la même façon les choses diffèrent entre elles et de Dieu ».

 **ii. Haeccéité et relations**

[24] *Animadversiones in partem generalem Principiorum Cartesianorum* (1691), art. 51, GP IV, p. 364, trad  P. Schrecker

« Si l’on définit la substance en disant qu’elle n’a besoin que du concours de Dieu pour exister, je ne sais si cette définition convient à aucune des substances créées qui nous sont connues, à moins d’en entendre les termes dans un sens peu répandu. En effet, nous avons besoin non seulement d’autres substances, mais plus encore de nos propres accidents »

[25] *Notes sur Cordemoy*, A VI, 4B, p. 1800

« Toutes les substances sont mutuellement co-requises (*Omnes substantiae sibi sunt correquisitae)*».

[26] *Lettre à* *De Volder,* 6 juillet 1701, GP II, p. 226

« Mon opinion est qu’il n’y a rien dans la totalité des créatures qui n’ait besoin (*indigeat*) pour son concept parfait du concept de n’importe quelle autre chose dans la totalité des choses, puisque chaque chose exerce une influence sur n’importe quelle autre, en sorte que si l’on supposait qu’elle était supprimée ou différente, toutes les choses dans le monde seraient différentes de ce qu’elles sont maintenant ».

[27] *Nouveaux essais*, II, xxv, §10, *op. cit*., p. 177

« [I]l n’y a point de terme si absolu ou si détaché qu’il n’enferme des relations et dont la parfaite analyse ne mène à d’autres choses et même à toutes les autres de sorte qu’on peut dire que les *termes relatifs* marquent *expressément* le rapport qu’ils contiennent ».

[28] *Nouveaux essais*, II, xxv, §5, *op. cit*., p. 177

« Philalethes. *Il peut y avoir pourtant un changement de relation sans qu’il arrive aucun changement dans le sujet. Titius, que je considère aujourd’hui comme père, cesse de l’être demain, sans qu’il se fasse aucun changement en lui, par cela seul que son fils vient à mourir.*

Théophile. Cela se peut fort bien dire suivant les choses dont on s’aperçoit ; quoique dans la rigueur métaphysique il soit vrai qu’il n’y a point de dénomination entièrement extérieure (*denominatio pure extrinseca*) à cause de la connexion réelle de toutes choses ».

[29] *De modo distinguendi phaenomena realia ab imaginaries* (1683-1686), GP VII, p. 321-322, trad. C. Frémont

« Il n’y a pas de dénominations extrinsèques, et personne ne devient veuf en Inde par la mort de sa femme survenue en Europe sans qu’un changement réel ne survienne en lui ».

[30] *De Formis Simplicibus* (1676)*,* A VI, iii, p. 523, trad. pers.

« Il est incontestable que, lorsque l’esprit perçoit quelque chose dans la matière, cependant qu’il perçoit diverses choses, un changement a lieu aussi en lui. Lorsque quelqu’un, en grandissant, devient plus grand que moi, un changement se produit en moi également, puisqu’une de mes dénominations se trouve changée. *De cette façon, toutes choses sont d’une certaine façon contenues dans toutes choses*».

**iii. Totalité et individualité**

[31] *Quod Ens Perfectissimus Sit Possibile* (1676), A, VI, iii, p. 573, trad. pers.

« Il peut être aisément démontré que toutes choses se distinguent, non en tant que substances (c’est-à-dire, radicalement), mais en tant que modes […]. Si seules les choses qui peuvent être séparées, ou qui peuvent être parfaitement connues par elle-même, sont réellement distinctes, il s’en suit qu’aucune chose ne se distingue réellement d’une autre, mais que toutes choses sont unes ».

[32] *Definitiones : Aliquid, Nihil* (1679), A VI, iv, p. 308 (note en marge), trad. pers.

« à bien considérer les choses, il semble impossible qu’aucune proposition concernant un sujet devienne fausse sans qu’un changement ne se produise en lui. En effet, *le monde est pratiquement un seul individu* (*Nimirum Mundus est quasi unum*), et toute chose est réellement influencée par toutes les autres ».

[33] *Lettre à Des Bosses*, 7 novembre 1710, GP II, p. 412, trad. C. Frémont

« [I]l est trop vrai qu’il n’y a aucune partie de la nature que nous puissions connaître parfaitement, et cela, la « *περιχώρησις* »même des choses le prouve. Aucune créature, si élevée soit-elle, ne peut percevoir ensemble distinctement, c’est-à-dire comprendre, des choses infinies ; bien plus, qui comprendrait ne serait-ce qu’une seule partie de la matière comprendrait l’Univers tout entier, en raison de la « *περιχώρησι*ν » dont j’ai parlé. Mes principes sont tels qu’ils ne sont guère séparables les uns des autres. Qui en connaît bien un seul les connaît tous ».

[34] *Remarques sur le livre d’un Antitrinitaire Anglois* (1693)(cité dans M.R. Antognazza, « Inediti leibniziani sulle polemiche trinitarie », *Rivista di Filosofia neo-scolastica*, 83 (4), 1991, p. 549)

« Il faut donc dire qu’il y a des relations dans la substance divine, qui distinguent les personnes, puisque ces personnes ne sauraient être des substances absolues. Mais il faut dire aussi que ces relations doivent être substantielles, qui ne s’expliquent pas assez par de simples modalités. De plus il faut dire que les personnes divines ne sont pas le même concret sous différentes dénominations ou relations, comme serait un même homme, qui est poète et orateur, mais trois *différents concrets respectifs dans un seul concret absolu*. Il faut dire aussi que les trois personnes ne sont pas des substances aussi absolues que le tout ».

Abréviations :

A = Deutsche Akademie der Wissenschaften (éd.), *Gottfried Wilhelm Leibniz: Sämtliche Schriften und Briefe*, Berlin, Akademie Verlag, 1923­– (~120 vols. attendus)

GP = C. I. Gerhardt (éd.), *Die Philosophischen Schriften*, Berlin, 1870-90, 7 vols.

**Figures**

**Fig. 1**

|  |  |
| --- | --- |
| *Essence* (niveau « structurel ») | « *Modes*» (niveau phénoménal) |
| ***Unité*** *Principe d’identité* (PI)(1) Gradation continue dans les formes (principe de continuité) ;(2) Uniformité du fond ;(3) Conformité(correspondancesentre les parties) ;(4) Correspondances entre les parties et le tout(idée de « parties totales ») ; […] | ***Diversité*** *Méthode de variation* (MV) (1’) Absence d’identique (principe de l’identité des indiscernables) ;(2’) Variété dans les apparences ;(3’) Indépendance causale de chaque membre de l’ensemble ;(4’) Système dense, formé d’éléments échelonnés en une multitude de niveaux ; […] |

**Fig. 2**

« Notion primitive » de l’univers

 *PI + MV*

*(algorithme récursif)*

ee

[…]

*« correquisitae »*

Notion complète

(Individu3)

Notion complète

(Individu2)

Notion complète

(Individu1)

*Unité d’essence* (*« eadem essentia diversimode relata »*)

**Fig. 3**

 Substance absolue (« *Deus absolute seu essentialiter sumtus* »)

« Substance » relative1 (« *Deus relative seu personaliter sumtus* »)

« Substance » relative3

« Substance » relative2

*Unité d’essence*

« *per relationes constitui* »